

## 1er DIMANCHE DE L'AVENT 2011

Comme l'an dernier, l'entrée de notre paroisse dans le nouveau cycle liturgique aura été marquée par un événement qui nous rappelle la gravité des temps que nous vivons depuis bientôt plusieurs décennies : une veillée de prière pour la vie, aux premières vêpres de l'Avent, prolongée cette année par une nuit d'adoration, close ce matin même par le chant des matines et des laudes. Dans la plupart des pays occidentaux, rendre grâce pour le don de la vie ne va plus en effet de soi, la vie n'est plus considérée comme sacrée. Elle est soumise au bon vouloir d'un subjectivisme individualiste et hédoniste, réalité infiniment à bien des égards plus dangereuse que le bon vieux totalitarisme d'Etat, dont les bottes cloutées avaient au moins le mérite de réveiller la conscience des meilleurs. Il faut bien le reconnaître, nous avons, pour la plupart, fait la part du feu, entériné un *modus vivendi* avec la culture de mort dont, le premier, Jean-Paul II a dénoncé la prégnance. « Occident, réveille-toi » semble nous dire le Pape bavarois à la suite du Pape polonais. « Sors de ta torpeur, ouvre les yeux, les yeux de ta conscience, de ton cœur, et reconnais les crimes dont tu te fais, sinon l'auteur, du moins le complice ». La vie naissante est aujourd'hui menacée comme elle le fut il y a deux mille ans à Bethléem. Et elle l'est aujourd'hui notamment par ceux – et celles – qui devraient en être les premiers gardiens, ceux qui la transmettent.

Nos temps sont inquiétants. Nous vivons depuis quelques décennies l'effondrement de vingt siècles de patients progrès moraux qui avaient appris aux païens que nous fûmes le prix sacré de la vie à naître. L'un des plus anciens écrits chrétiens, l'épître à Diognète, au début du 2e siècle, rapporte que les chrétiens vivent comme tous les autres hommes, à l'exception de ces pratiques qui seront d'ailleurs l'une des causes du déclin de l'Empire : la licence sexuelle et l'infanticide doublé de l'avortement. Cette découverte du prix sacré de la vie, c'est l'incarnation du Fils de Dieu offrant la sienne pour les salut des hommes qui nous l'a enseignée. C'est en considérant l'enfant de Bethléem, menacé par les sicaires d'Hérode, et le crucifié du Golgotha, meurtri par les soudards de Pilate, que le cœur de pierre des Européens, sur ce point, s'est fissuré pour devenir un cœur de chair. Aujourd'hui, nous avons l'impression que les cœurs, engraisés par les facilités du consumérisme, se sclérosent pour redevenir des cœurs de pierre. Pour ne rien dire de l'avortement, qualifié déjà de *crime abominable* par le 2e concile du Vatican, nous n'avons jamais autant entendu parler de cas d'infanticides. Comment s'en indigner vraiment quand on admet qu'avant l'accouchement le même enfant n'est pas considéré comme un être humain mais comme un simple tissu, voire une tumeur. L'avortement légalisé et médicalisé, la contraception préconisée pour des intérêts économiques et de confort individuel, l'euthanasie revendiquée comme un droit sinon un devoir d'assistance, l'ensemble des pratiques visant à éliminer des êtres innocents pour de multiples raisons, tout cela révèle un effacement progressif des valeurs qui soutenaient précédemment la vie comme une réalité primordiale, inviolable et sacrée. Oui, nous connaissons aujourd'hui une éclipse de la conscience, qui se refuse à bâtir sur le socle solide de la vérité.

Une vérité que l'on ne veut pas voir en face. Souvenons-nous de ce ministre qui se disait *choqué* qu'un de ses enseignants montre à des lycéens ce qu'est un avortement : la destruction d'une vie humaine sans défense, bref, le meurtre d'un innocent. Un ministre qui ne semblait pas aussi choqué de ce que des milliers de lycéennes connaissent chaque année la réalité horrible de ce qui était ici seulement montré en image, tout simplement parce que personne ne le leur avait jamais dit. A la conscience coupable des uns s'ajoute ainsi la conscience erronée des autres, créant ainsi ce que Jean-Paul II a appelé, le premier, des *structures de péché* qui pèsent évidemment sur les plus faibles. « Avec les nouvelles perspectives ouvertes par le progrès scientifique et technique, on voit naître de nouvelles formes d'attentats à la dignité de l'être humain. En même temps, se dessine et se met en place une nouvelle situation culturelle qui donne aux crimes contre la vie *un aspect inédit et — si cela se peut — encore plus injuste*, ce qui suscite d'autres graves préoccupations : de larges couches de l'opinion publique justifient certains crimes contre la vie au nom des droits de la liberté individuelle, et, à partir de ce présupposé, elles prétendent avoir non seulement l'impunité, mais même l'autorisation de la part de l'Etat, afin de les pratiquer dans une liberté absolue et, plus encore,

avec l'intervention gratuite des services de santé » (EV 4). Intervention gratuite *et* obligatoire, voudraient certains, malgré le droit à l'objection de conscience, qui a failli il y a peu passer à la trappe au Parlement européen.

Oui, l'éclipse de la conscience, la prolifération des structures de péché, dans ce domaine, sont typiques des temps que nous vivons. Un exemple ? Lorsque les nazis commencèrent leur sinistre besogne d'élimination des handicapés, ils ne purent le faire que dans une relative clandestinité tant était vive la résistance de la population, emmenée par le futur cardinal von Galen, comme je l'ai rappelé il y a quelques semaines. Aujourd'hui, dans de larges cercles de l'opinion occidentale, il va de soi que lorsqu'un enfant s'annonce potentiellement handicapé, on l'élimine. Or la vérité ne se fonde pas sur l'opinion, une opinion que l'on manipule en jouant sur ses peurs. A plusieurs reprises, Jean-Paul II a dénoncé la dérive totalitaire de la démocratie. Et il était bien placé pour parler de totalitarisme, lui qui avait connu dans sa chair les deux totalitarismes bottés et casqués du 20<sup>e</sup> siècle. Écoutons-le poser cette question si actuelle : « Lorsqu'une majorité parlementaire ou sociale décrète la légitimité de la suppression de la vie humaine non encore née, même à certaines conditions, ne prend-elle pas une décision *tyrannique* envers l'être humain le plus faible et sans défense ? La conscience universelle réagit à juste titre devant des crimes contre l'humanité dont notre siècle a fait la triste expérience. Ces crimes cesseraient-ils d'être des crimes si, au lieu d'être commis par des tyrans sans scrupule, ils étaient légitimés par l'assentiment populaire ? En réalité, la démocratie ne peut être élevée au rang d'un mythe, au point de devenir un substitut de la moralité (...). Fondamentalement, elle est un *système* et, comme tel, un instrument et non pas une fin. Son caractère *moral* n'est pas automatique, mais dépend de la conformité à la loi morale, à laquelle la démocratie doit être soumise comme tout comportement humain : il dépend donc de la moralité des fins poursuivies et des moyens utilisés. (...) La valeur de la démocratie se maintient ou disparaît en fonction des valeurs qu'elle incarne et promeut : sont certainement fondamentaux et indispensables la dignité de toute personne humaine, le respect de ses droits intangibles et inaliénables, ainsi que la reconnaissance du *bien commun* comme fin et comme critère régulateur de la vie politique. Le fondement de ces valeurs ne peut se trouver dans des *majorités* d'opinion provisoires et fluctuantes, mais seulement dans la reconnaissance d'une loi morale objective qui, en tant que *loi naturelle* inscrite dans le cœur de l'homme, est une référence normative pour la loi civile elle-même. Lorsque, à cause d'un tragique obscurcissement de la conscience collective, le scepticisme en viendrait à mettre en doute jusqu'aux principes fondamentaux de la loi morale, c'est le système démocratique qui serait ébranlé dans ses fondements, réduit à un simple mécanisme de régulation empirique d'intérêts divers et opposés » (EV 70, cf. VS 97-99). C'est bien, semble-t-il, ce à quoi nous assistons aujourd'hui.

La cause de l'obscurcissement de la conscience collective est à chercher, selon Jean-Paul II, dans l'éclipse du sens de Dieu qui conduit inévitablement au matérialisme pratique et, paradoxalement, à une dévalorisation du corps humain : « le *corps* n'est plus perçu comme une réalité spécifiquement personnelle, signe et lieu de la relation avec les autres, avec Dieu et avec le monde. Il est réduit à sa pure matérialité, il n'est rien d'autre qu'un ensemble d'organes, de fonctions et d'énergies à employer suivant les seuls critères du plaisir et de l'efficacité. En conséquence, la *sexualité*, elle aussi, est dépersonnalisée et exploitée : au lieu d'être signe, lieu et langage de l'amour, c'est-à-dire du don de soi et de l'accueil de l'autre dans toute la richesse de la personne, elle devient toujours davantage occasion et instrument d'affirmation du moi et de satisfaction égoïste des désirs et des instincts (EV 23) ». Or ceci ne peut être sans conséquences sur les attitudes qui se répandent dans notre société : des enfants et des jeunes font peu de cas de la vie d'un autre, jeune ou âgé, comme l'actualité vient encore de nous le rappeler. Et même de leur propre vie : ils se détruisent par la toxicomanie ou même le suicide, sans plus de considération pour ce don de Dieu à l'homme qu'est la vie. C'est ce que Benoît XVI a rappelé à Assise ce mois-ci : « Je voudrais parler de la *décadence* de l'homme dont la conséquence est la réalisation, d'une manière silencieuse et donc plus dangereuse, d'un changement du climat spirituel. L'adoration de l'argent, de l'avoir et du pouvoir, se révèle être une contre-religion, dans laquelle l'homme ne compte plus, mais seulement l'intérêt personnel. Le désir de bonheur dégénère, par exemple, dans une avidité effrénée et

inhumaine qui se manifeste dans la domination de la drogue sous ses diverses formes. Il y a les grands, qui avec elle font leurs affaires, et ensuite tous ceux qui sont séduits et abîmés par elle aussi bien dans leur corps que dans leur esprit. La violence devient une chose normale et menace de détruire dans certaines parties du monde notre jeunesse. Puisque la violence devient une chose normale, la paix est détruite et dans ce manque de paix l'homme se détruit lui-même. L'absence de Dieu conduit à la déchéance de l'homme et de l'humanisme », concluait-il.

S'inscrivant dans la lignée de son prédécesseur, Benoît XVI veut réveiller la conscience des Occidentaux, et il se sert du seul levier à sa disposition : la conscience supposée plus éveillée des chrétiens. L'Église, avait-il dit à Prague en 2009, est une minorité créative à travers l'histoire. Ce qu'elle a réalisé à l'époque de la lettre à Diognète, elle peut encore le réaliser face au néopaganisme actuel. C'est donc à une sensibilisation de nos contemporains que nous appelle le Pape et pour ce faire, à une rigoureuse formation de notre propre conscience à la vérité sur Dieu et à la vérité sur l'homme dont l'Église est dépositaire. Benoît XVI, à la suite de Jean-Paul II, nous demande d'être ambassadeurs de la vie, de toute vie, et de la vie en toutes ses étapes. Il nous invite à combattre, par-delà les structures de péché qui nous environnent, les ferments de la culture de mort qui est aussi à l'œuvre en nous. Il nous invite ainsi à lutter plus profondément contre celui qui les inspire, *homicide et mensonger dès l'origine*, le démon. Qu'à nos efforts pour convaincre les autres et pour débusquer les complicités qui nous habitent s'ajoutent ainsi *le jeûne et la prière* sans lesquels *l'Adversaire du genre humain* ne peut être vaincu.